

## LE SAECULUM TRAIANI, APOGÉE DE LA CULTURE ET DE LA CIVILISATION ROMAINES

Le siècle de Trajan — *saeculum Traiani* — constitue un syntagme, qui, à notre connaissance, nous appartient, dans l'exégèse moderne ayant trait à l'antiquité. De cette manière, nous nous sommes efforcés de définir la séquence historique, qui réunit les règnes de Nerva (96—98 ap. J.-C.) et de Trajan lui-même (98—117 ap. J.-C.). Cependant, même Pline le Jeune, l'ami de Trajan, dont il s'était fait le porte-parole dans le sénat, lors d'une lettre adressée à l'empereur, s'exclame: *precor ergo ut tibi et per te generi humano prospera omnia, id est digna saeculo tuo, contingant*, "je fais donc des prières pour que te sois donnée et par toi au genre humain une entière prospérité, telle que la mérite ton siècle"<sup>1</sup>. En vérité, un mot comme *saeculum* apparaît souvent dans les textes de Pline, pour caractériser l'époque de Trajan<sup>2</sup>. Le César lui-même, dans une lettre, qu'il avait envoyée à Pline, distingue son époque, en utilisant un mot tel que *saeculum*<sup>3</sup>. D'autre part, aussi bien Tacite que Florus, se servent du *saeculum* pour mettre en vedette le temps de Trajan. C'est ainsi que Tacite se réfère à un *beatissimum saeculum*, "siècle très heureux" — dans le texte en question utilisé au génitif, donc *beatissimi saeculi* — en vue de marquer les règnes de Nerva et de Trajan<sup>4</sup>.

Le professeur Robert Étienne, notre ancien ami, docteur *honoris causa* de l'Université de Cluj-Napoca, dans sa monographie sur le siècle d'Auguste met en lumière trois des significations revêtues, chez les Romains, par la notion de *saeculum*. Le concept de *saeculum* assumerait un sens plus vague, qui équivaldrait à *aetas*, "âge", sinon "époque". En second lieu, *saeculum* désignait les gens, qui avaient vécu pendant la même période, donc une génération. Enfin, *saeculum* comprendrait une séquence de cent ans, sinon de cent dix ans, en tant que limite de la vie humaine et en fonction de nombreuses spéculations astrologiques sur la succession ou le retour des âges historiques, qui pouvaient inaugurer une nouvelle ère, le cas échéant même la renaissance de l'âge d'or, *aurea aetas*<sup>5</sup>. Néanmoins, le professeur Robert Étienne attire aussi notre attention sur le titre d'un livre fondamental de Voltaire, c'est-à-dire *Le siècle de Louis XIV*. En effet, nous songeons, nous aussi, que le *saeculum* prend un quatrième sens, afin de désigner un moment-clé de l'histoire de l'humanité, à une durée variable. Un moment-clé de l'essor de la culture et de la civilisation. Nous pourrions ajouter que ce quatrième sens du *saeculum* connote un moment fort important de l'histoire de l'humanité, non seulement dans les domaines de la culture et de la civilisation, mais aussi du point de vue politique. A cet effet, on pourrait parler soit d'un "siècle d'Auguste", soit d'un "siècle de Périclès", soit enfin d'un "siècle des Scipions" etc. Et également d'un "siècle de Trajan"<sup>6</sup>. D'ailleurs une active propagande, plus ou moins dirigée par les partisans des empereurs Nerva et Trajan,

<sup>1</sup> Plin., *Ep.*, 10, 1, 2.

<sup>2</sup> Plin., *Pan.*, 36, 4; 40, 5; 46, 4; 7; *Ep.*, 10, 3a, 2; 23, 2; 37, 3.

<sup>3</sup> Plin., *Ep.*, 10, 97, 2.

<sup>4</sup> Tac., *Agr.*, 3, 1; aussi Flor., *Tabella*, praef., 8.

<sup>5</sup> Robert Étienne, *Le siècle d'Auguste*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1989, p. 9—12.

<sup>6</sup> Eugen Cizek, *Epoca lui Traian. Împrejurări istorice și probleme ideologice*, București, 1980, p. 15—19; "La littérature et les cercles culturels et politiques à l'époque de Trajan", *ANRW*, Berlin—New York, II, 2, 33, 1, p. 3—35, part. 3—5; R. Étienne, *op. cit.*, p. 12—13.

utilisait, comme l'a montré le regretté sir Ronald Syme, le langage de l'âge d'or de l'humanité, afin d'exalter le règne de Trajan. C'est pourquoi, si Tacite applique aux règnes de Nerva et aux débuts de celui de Trajan l'épithète de *beatissimus*, Pline le Jeune se rapporte aux *initia felicissimi principatus*, "les commencements d'un règne fort heureux"<sup>7</sup>. D'ailleurs, afin de faire montrer que les règnes des Antonins avaient commencé, Suétone se rapportera lui aussi à un *beatiorum laetiorumque ... rei publicae statum*, "stade plus heureux et plus prospère de l'État". Alors qu'ils réprouvaient l'inertie infructueuse des princes, qui avaient précédé Trajan, des auteurs tels que Tacite et Juvénal, selon le même sir Ronald Syme, envisageaient la renaissance militaire mise en oeuvre par Trajan<sup>8</sup>. Par conséquent, on s'évertuait à exalter un *beatissimum*, un *felicissimum*, un *laetissimum saeculum*! Nous avons jadis montré que, à la différence de ceux qui avaient fait auparavant propagande pour d'autres règnes et qui avaient célébré, avec un manifeste effort, des Césars, lesquels auraient recouvert l'âge d'or, à l'époque de Trajan, lorsqu'on exaltait le nouveau *saeculum*, on ne tombait pas dans un certain embarras, dans une insistance déplacée. Les Anciens célébraient le *saeculum Traiani*, comme une donnée normale<sup>9</sup>. De cette façon, on prenait conscience que la civilisation de l'Empire atteignait son sommet, en réalité son véritable apogée.

Il ne convient nullement de négliger l'aspect militaire. Avant Trajan, l'Empire avait plutôt pratiqué la défensive sur ses frontières naturelles: l'Océan, le Rhin, le Danube, l'Euphrate, le désert. Les empereurs s'attachaient notamment à consolider ces frontières, à les ajuster grâce à des annexions, qui, en fin de compte, assuraient une plus judicieuse défense de l'Empire. De semblables opérations eurent lieu principalement sous les règnes de Claude, Néron et Domitien. À notre avis, il est certain que Néron, uniquement à quelques égards précurseur des Antonins, avait envisagé une demi-expansion de l'Empire<sup>10</sup>. Pourtant son projet s'était plutôt cantonné dans le domaine des chimères, de sorte qu'il n'avait pu qu'échouer. Il n'est pas moins vrai que les modestes poussées offensives de certains empereurs du I-er siècle ap. J.-C. avaient, en quelque sorte, préparé l'expansion amorcée vigoureusement par Trajan. Car, quoi qu'il en soit, c'est Trajan l'empereur qui avait entrepris une véritable, une nette expansion militaire; en somme, il revient à la politique clairement offensive, lancée à l'extérieur des frontières de l'Empire. Beaucoup plus tard, lorsqu'il se rapportera au dessein de Julien, qui souhaitait vivement écraser les Perses, Ammien Marcellin fera allusion à Trajan. Julien aurait agi *ut Traianus fertur aliquotiens iurando dicta consuesse firmare "sic in prouinciarum speciem redactas uideam Dacias: sic pontibus Histrum et Euphratem superem et similia plurima,"* c'est de cette manière, dit-on, que Trajan avait accoutumé de renforcer parfois ses déclarations par des serments: "puissé-je ainsi voir les Dacies réduites à la condition de provinces! et franchir également par un pont le Danube, aussi bien que l'Euphrate! et bien des formules semblables"<sup>11</sup>. Toujours est-il que Tacite, le génial contemporain de Trajan, avait mis en relief combien important avait été le projet de la guerre contre les Parthes aux yeux et dans l'esprit de Trajan<sup>12</sup>. Des auteurs tels que Criton, Fronton, Appien, Saint Jérôme avaient compris eux aussi le rapport entre la conquête de la Dacie et la guerre entreprise contre les Parthes.

<sup>7</sup> Flin., *Ep.*, 10, 2, 2; pour ce qui est de ce langage relevant de l'*aurea aetas*, voir sir Ronald Syme, *Tacito*, trad. italienne de Carla Marocchi Santandrea, 2 vol., Brescia, 1967—1971, p. 289.

<sup>8</sup> R. Syme, *op. cit.*, p. 29

<sup>9</sup> E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 17—18..

<sup>10</sup> E. Cizek, "Traian și moștenirea neroniană", *Culegere de Studii de Civilizație Română*, București, 1979, p. 29—45. D'ailleurs Aur. Vict., *Caes.*, 5, 2 faisait valoir que Trajan avait admiré les débuts du règne de Néron. Quant aux desseins demi-expansionnistes de Néron, voir E. Cizek, *Néron*, Paris, 1982, p. 319—348.

<sup>11</sup> Am. Marc., *Res Gest.*, 24, 3, 9.

<sup>12</sup> Tac., *Germ.*, 37, 3. En ce qui concerne l'analyse de ce texte et surtout de celui mentionné dans la note antérieure, voir E. Cizek, *Traian și moștenirea neroniană*, p. 33; *Epoca lui Traian*, p. 262.

En effet, Trajan commença par la conquête de la Dacie. À notre sens, la causalité de cette grande entreprise militaire s'avère être complexe. La cause des causes a pu résider dans l'intention de Trajan d'assurer fermement les arrières du front qu'il envisageait d'ouvrir contre les Parthes. Il convient de préciser que, à l'exception surtout de Tacite, les Romains estimaient, jusqu'à la fin de l'antiquité, que ce n'étaient pas les Germains et d'autres Barbares qui constituaient le principal danger pour l'Empire et le plus important adversaire de Rome. Ils prêtèrent ce rôle aux Parthes et plus tard aux Perses. Déjà Strabon considérait les Parthes comme les plus importants rivaux, ἀντίπαλοι, de l'Empire, tandis que Lucain était d'avis que le gouffre de l'Euphrate séparait les Romains d'un monde tout à fait différent<sup>13</sup>. D'un autre monde, en l'occurrence celui d'un "challengeur", qui disputait aux Romains la capacité de gérer les pays civilisés. Au demeurant, le Grand Roi, Pacorus II, avait entretenu d'excellents rapports avec Décébale. Le roi des Daces lui avait fait cadeau des prisonniers de guerre, pris aux Romains, et avait tâché de mettre en oeuvre une véritable alliance avec les Parthes, alliance qu'il voulait diriger contre Trajan. En outre, déjà aux débuts de son règne, Trajan avait amorcé avec doigté une authentique stratégie, qui se proposait d'encercler l'État des Arsacides. C'est ainsi qu'en 99 ap. J.-C., il y eut un échange d'ambassades entre Trajan et le royaume indo-scythe des Kusans, lequel se situait dans l'Asie Centrale et au nord de l'Inde. Alors qu'en 100 ap. J.-C., les Romains annexèrent le royaume palestinien clientelaire, par suite de la mort d'Hérode Agrippa II, et encouragèrent, partout dans cette zone, le processus de romanisation. Notamment en 105—106 ap. J.-C., l'armée de Trajan liquida et annexa le royaume des Arabes Nabathéens: on y mit en place la province de l'Arabie<sup>14</sup>.

Une seconde cause des guerres daciques relève du fait que les Daces, sous le règne de Décébale, s'étaient pratiquement intégrés dans le monde civilisé ou, ainsi que les Anciens l'appelaient, dans l'οἰκουμένη, "le monde habité". Or, à partir de Jules César, les Romains avaient tendance à équivaloir l'*orbis romanus*, "le monde romain", à l'οἰκουμένη. Voilà pourquoi César avait conquis la Gaule Chevelue; voilà pourquoi Rome s'acharnait contre les Parthes, peuplade du monde habité, et se considérait forcée à s'emparer de l'État de type hellénistique, que Décébale était en train de mettre en place sur le territoire de la Dacie. Il y a lieu de rechercher une troisième cause dans la réputation d'être riche, qu'avait acquise la Dacie<sup>15</sup>. C'est Roberto Paribeni qui, jadis, avait évoqué une quatrième raison, laquelle consisterait dans l'aspiration de forger une romanité orientale<sup>16</sup>. Pour sa part, M. Rostovtzev était d'avis que Trajan envisageait de créer aux Balkans une nouvelle Gaule<sup>17</sup>. Du reste, au III<sup>e</sup> siècle, l'espace danubien et balkanique sera la plus dynamique et la plus patriotique zone de l'Empire. Alors que la conquête de la Dacie fit mieux protéger les lignes de communication entre l'Ouest et l'Est de l'Empire. D'ailleurs, à ce propos, il convient de mentionner que le regretté Emil Condurachi a mis en vedette une cinquième cause,

<sup>13</sup> Tac., *Germ.*, 34, 3 (cité dans la note antérieure); non Samnis, non Hispaniae Galliaeque, ne Parthi quidem saepius admonere, quippe regno Arsacis acrior est Germanorum libertas; contra Stab., *Geogr.*, 11, 575; Luc., *Phars.*, 8, v. 290; voir E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 379—382.

<sup>14</sup> Plin., *Ep.*, 10, 74. Voir Otto Cuntz, "Zum Briefelwechsel des Plinius mit Trajan", *Hermes*, 61, 1926, p. 192—207; E. Cizek, *Traian și moștenirea neroniană*, p. 33; *Epoca lui Traian*, p. 371—372 (sur Callidromus et le projet d'une alliance entre les Daces et les Parthes). Pour l'annexion du royaume palestinien, voir R. Paribeni, *op. cit.*, II, p. 2—6; E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 366; sur la conquête du royaume des Arabes Nabathéens, voir R. Paribeni, *op. cit.*, II, p. 6—13; Clauze Préaux; "Une source nouvelle sur l'annexion de l'Arabie par Trajan: le papyrus de Michigan 465 et 466", *Phoibos*, 5, 1950—1951, p. 123—139; R. Syme, *op. cit.*, p. 29; E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 367.

<sup>15</sup> Sur cette réputation, voir Paul Mac Kendrick, *The Dacian Stones Speak*, Chapel Hill, 1975, p. 71.

<sup>16</sup> Roberto Paribeni, *Optimus Princeps. Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, 2 vol., Messina, 1926—1927, I, p. 228; 339.

<sup>17</sup> Michael Rostovtzev, *Storia economica e sociale dell'impero romano*, nouvelle édition, Firenze, 1976, p. 407.

qui a entraîné les Romains à s'emparer de la Dacie. On souhaitait protéger la frontière septentrionale de l'Empire contre les attaques lancées par les Barbares, à savoir les Germains, surtout les Sarmates etc. De cette manière, on mit en place un véritable avant-poste militaire fort solide, donc un *propugnaculum Imperii*<sup>18</sup>. Quoi qu'il en soit, Trajan n'est pas parvenu à écraser ou à annexer l'État des Parthes, nonobstant les brillantes victoires qu'il a remportées sur eux. Maintes difficultés, de même que sa propre mort, ont empêché le prince de mener à bon terme sa principale entreprise. Nous n'avons guère le loisir d'insister sur la guerre parthique, que nous avons jadis analysée<sup>19</sup>.

Il reste que l'expansion militaire appuya un essor remarquable, qu'on réalisa dans la politique intérieure. Tandis que la paix et la prospérité, acquises dans l'existence intérieure de l'Empire Romain, conditionnèrent l'offensive entamée au-delà des frontières de l'État Romain. Nous avons jadis montré que deux importantes valeurs rendent compte de la logique, qui caractérisait les rapports entre le facteur extérieur et le facteur intérieur. Ces valeurs apparaissent également dans les témoignages contemporains du siècle de Trajan, mais elles seront étroitement associées plus tard par Eutrope, qui présentera Trajan comme un empereur *inuitatae ciuilitatis et fortitudinis*, "d'une insolite civilité et bravoure"<sup>20</sup>. D'autres auteurs, comme Pline le Jeune et Dion Chrysostome dépeignent Trajan en tant que *ciuis et homo Romanus*. Il en ressort que la *ciuilitas* fait état de l'attitude civique, aussi bien que d'une conduite humaine, clémente, et confère à la *persona* de Trajan des attributs, qu'illustrent des notions comme la *pietas*, "piété", l'*obsequium*, "respect", la *fides*, "loyauté", la *moderatio*, "modération", la *modestia*, l'*humanitas* et la *iustitia*<sup>21</sup>. Par conséquent, la *ciuilitas* dénote et, du même coup, connote la politique intérieure, alors que la *fortitudo* se réfère à la politique extérieure. Cependant, comment on mit en oeuvre l'apogée de l'Empire? Non seulement en matière de politique extérieure, où l'État romain atteint sa plus grande extension. Car on créa les provinces de la Dacie et de l'Arabie et on mit en branle des annexions éphémères, en Orient aux dépens des Parthes et des Arméniens, tandis qu'en Occident on engloba, dans la Mésie Inférieure, certains territoires daciens, situés à l'extérieur de la province, mise en place par Trajan. Certainement, les Anciens, par le truchement de Pline le Jeune<sup>22</sup>, saisissaient des difficultés socio-économiques, qui d'ailleurs se limitaient à quelques contrées. À vrai dire, il n'y avait que certaines régions italiennes, qui étaient affectées, en quelque sorte, par la récession. En contrepartie, la Campanie, le centre et le nord de la péninsule italienne, les provinces, dans leur grande majorité, comportent un essor économique notable et constant. Nous n'avons pas le répit d'insister sur ce phénomène, ni sur les mesures qu'avait adoptées l'administration impériale, qui se proposait de stimuler l'économie et la démographie; on peut citer en ce sens les institutions alimentaires, les *alimenta*<sup>23</sup>. L'essor intérieur, dans son en-

<sup>18</sup> Emil Condurachi, "La Dacia romana e i suoi problemi strategici e politici", *La Dacia Preromana e Romana. I. Rapporti con l'Impero. Colloquio Italo-Romano (Roma, 18—19 novembre 1980)*, Roma, 1982, p. 99—108, part. 99—100; *Daco-Romania Antiqua. Études d'archéologie et d'histoire ancienne*, éd. par Zoe Petre, Bucaresti, 1988, p. 146; 149; 155. Quant à la complexité des causes des guerres daciennes, voir E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 258—265.

<sup>19</sup> E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 365—427.

<sup>20</sup> Eutrop., *Breu.*, 8, 2, 1.

<sup>21</sup> Sur ces concepts, voir E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 201—209; voir surtout Plin., *Pan.*, 2, 4—7 et Dio Chrys., *Orat.*, 3, 2.

<sup>22</sup> Plin., *Ep.*, 3, 19, 7.

<sup>23</sup> Pour ces mesures, voir, entre autres, C. De La Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, Paris, 1877, p. 110—114; F. De Pachrère, *La Table hypothécaire de Veleia*, Paris, 1920; Jérôme Carcopino, "La table de Veleia et son importance historique", *Revue des Études Anciennes*, 23, 1921, p. 287—303; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 177—185; Albino Garzetti, *Nerva*, Roma, 1950, p. 70—73; *L'Impero Romano da Tiberio agli Antonini*, Bologna, 1960, p. 364—365; R. Syme, *op. cit.*, p. 297; E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 216—243; Joël Le Gall—Marcel Le Gay, *L'Empire Romain. I. (Le Haut-Empire de la bataille d'Actium à la mort de Sévère Alexandre: 31 av.—235 ap. J.-C.)*, Paris, 1987, p. 413—425 etc.

semble, a été mis en train particulièrement en vertu d'un contrat non-écrit, passé entre le pouvoir impérial et le sénat, naguère plutôt hostile aux Césars. Un tel quasi-foedus intérieur a rendu possible la stratégie militaire expansionniste, qui, en revanche, a encouragé une politique intérieure reposant sur la *ciuilitas*. Sans conteste, la tactique politique de Trajan, habile manoeuvrier, César prudent et relativement tolérant, contribua à rendre possible une certaine réconciliation entre les forces politiques significatives de l'Empire.

Donc, la civilisation romaine comporte une remarquable croissance. Il ne s'agit pas seulement du fait que les habitants de l'Empire mènent une existence meilleure et plus confortable, mais une authentique éclosion touche le domaine édilitaire, les constructions, l'architecture. Rome en ressort comme une splendide ville, toute en marbre, enrichie par nombre d'édifices et de beaux jardins. Xiphilin rend compte d'un urbanisme grandiose, mis en oeuvre dans la capitale de l'Empire, ainsi que de l'aménagement des marais pontins, devenus praticables du fait des routes ici créées<sup>24</sup>. On connaît fort bien l'oeuvre de Trajan en matière d'architecture. L'empereur fit reconstruire le Grand Cirque de Rome, *Circus Maximus*, refaire certains édifices bâtis par Domitien, élever deux arcs de triomphe, surtout le forum, qui porte son nom, avec la basilique Ulpia et la célèbre Colonne, construire le marché dit de Trajan, vaste complexe commercial, qui faisait pendant au centre administratif et culturel, mis en place à l'intérieur du forum. On fit bâtir partout en Italie des thermes, des aqueducs, des ponts, des routes etc. Il suffit de mentionner l'arc de triomphe de Bénévent. Des constructions similaires s'élevèrent dans presque toutes les provinces de l'Empire<sup>25</sup>. Sans nul doute, l'empereur tira parti du génie pluriforme d'Apollodore de Damas. Architecte et brillant lettré, Apollodore dirigea les travaux entrepris au forum de Trajan, y compris ceux concernant la Colonne, aussi bien que d'autres, auxquels donnèrent lieu l'édification du marché de Trajan, des thermes, d'un odéon et, certes, du pont de Drobeta. Ce n'est pas, par hasard, que le génie d'Apollodore a pu s'exprimer précisément à l'époque de l'apogée de l'Empire. En outre, il ne convient peut-être pas d'envisager l'intervention du même hasard lors du meurtre d'Apollodore, après la mort de Trajan et sur l'ordre d'Hadrien<sup>26</sup>. Au demeurant, l'administration impériale a dû utiliser un grand nombre de spécialistes en général. On sait que le pont d'Alcantara, en Hispanie, a été édifié sous la direction de l'architecte Gaius Iulius Lacer, tandis qu'en Italie on a élevé des temples et des bâtiments, sous la surveillance de l'architecte Mustius. Hormis cela, Rabirius, l'architecte de Domitien, a continué de travailler avec succès<sup>27</sup>.

L'esthétique de l'architecture relève d'un classicisme nettement exprimé, bien que nuancé, que traduisent les tendances à l'équilibre, le goût de la simplicité élégante, des proportions judicieuses, de l'espace adroitement utilisé, qui n'écarte aucunement la recherche insistante de la grandeur. Les arts plastiques comportent les mêmes traits esthétiques. Le style des sculpteurs s'avère être sévère et rigoureux, chez tous les tenants des écoles artistiques. Étant donné que se manifestent trois écoles différentes, à Athènes, dans l'Asie Mineure et à Rome. Parmi les collaborateurs d'Apollodore, il y avait aussi le sculpteur Marcus Ulpius Orestes. Dans l'art du trophée d'Adamclissi, on est à même de déceler, hormis un classicisme monumental, une manière que Radu Florescu a défini comme naïve et rudimentaire. Toutefois nous songeons qu'une telle option stylistique pourrait être mise en relation non seulement avec une technique locale, plutôt fruste, relativement maladroite, mais également avec l'ancien expressionnisme romain,

<sup>24</sup> Dio, 68, 7, 15; voir aussi J. Carcopino, *Points de vue sur l'impérialisme romain*, Paris, 1934, p. 75.

<sup>25</sup> Voir, parmi beaucoup d'autres, R. Paribeni, *op. cit.*, II, p. 23—149; E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 335—349.

<sup>26</sup> Sur Apollodore, voir Dio, 69, 4, 1.

<sup>27</sup> CIL, II, 759 (Lacer); Plin., *Ep.*, 9, 89 (Mustius); Mart. *Epigr.*, 7, 56; 10, 71 (Rabirius).

même avec l'émergence, sous les successeurs de Trajan, d'un véritable atticisme archaisant<sup>28</sup>. D'ailleurs, on pourrait remarquer qu'au siècle de Trajan se développe le goût de la peinture archaïque, des vestiges d'un Latium primitif<sup>29</sup>. Il va sans dire que la peinture est elle aussi marquée par la recherche de la "convenance", de l'harmonie philoclassique, que met en relief l'art du portrait. Prend essor également la musique, en rapport avec un horizon d'attente favorable au théâtre, parce que le II-e siècle ap. J.-C. s'avère être, entre autres, un siècle "ludique". Pour ce qui est de la musique, il y a lieu d'envisager son enrichissement: augmente sensiblement le nombre des instrumentalistes et des chanteurs, alors que l'orgue devient un instrument indispensable des musiciens<sup>30</sup>.

L'épanouissement culturel touche aussi le domaine des sciences. On constate le progrès des recherches dans le domaine de la mathématique et de l'astronomie, illustrées notamment par Nicomaque de Gerasa. Du même coup, la géographie fait ses preuves, car Marinus de Tyr brosse une carte du monde habitée. S'épanouit également la géographie "mathématique", puisque sont mises en relation l'astronomie et la connaissance du monde<sup>31</sup>. Il convient de faire une brève mention du concours des médecins locaux, qu'on organise à Éphèse et dont rend compte Pline le Jeune<sup>32</sup>, aussi bien que de l'expansion de la philosophie, du droit, brillamment illustré par des juristes comme Neratius Priscus et Iuventus Celsus, en attendant les grands spécialistes du temps d'Hadrien et de ses successeurs, y compris de l'époque des Sévères. C'est pourquoi, lorsqu'il se réfère à l'effervescence des arts libéraux, Pline le Jeune s'exclame: *siquando urbs nostra liberalibus studiis floruit, nunc maxime floret*, "si jamais, dans notre ville, les études libérales ont été florissantes, c'est bien à présent qu'elles le sont"<sup>33</sup>. Du même coup, se déploie sensiblement — et à tous les niveaux — l'enseignement. D'autre part, prospère le commerce des livres. À Rome, on met en place un office administratif pour subvenir au ravitaillement en papyrus, la *ratio chartarum*. On institue de nouvelles bibliothèques publiques et privées, à Rome aussi bien que dans les provinces, par exemple à Éphèse et à Dyrrachium. C'est ainsi que Lucius Iulius Vestinus dirige les bibliothèques publiques de la capitale de l'Empire<sup>34</sup>. Pour sa part, Pline le Jeune constate avec une évidente satisfaction que ses ouvrages sont vendus avec succès dans les librairies de Lugdunum.

Il n'empêche que le même Pline le Jeune met en vedette le fait que seule la gloire littéraire est susceptible d'assurer, à l'époque de Trajan, une vraie immortalité<sup>35</sup>. À son tour, Juvénal rend compte qu'il y avait bien des écrivains et des oeuvres littéraires, tandis que Dion Chrysostome fait l'éloge vibrant des poètes, en tant qu'authentiques interprètes de la spiritualité du peuple<sup>36</sup>. Qui plus est, prolifèrent, d'une manière exceptionnelle, les récitations des oeuvres littéraires dans des salles spécialisées, avant que les différents écrits ne soient publiés et vendus dans les librairies. Aussi bien les spectateurs de ces récitations parvenaient-ils avec difficulté à se déplacer pour répondre aux invitations, qu'ils recevaient<sup>37</sup>. Alors que, durant le spectacle, ils n'étaient même pas capables de fournir un effort d'attention. Lorsque Passenus Paulus, un érudit, auteur d'élégies et

<sup>28</sup> Voir Radu Florescu, *Adamclisi*, Bucuresti, 1973, p. 5—19; E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 448; *La littérature*, p.

16.

<sup>29</sup> Comme le montraient C. De La Berge, *op. cit.*, p. 273; R. Syme, *op. cit.*, p. 664.

<sup>30</sup> Sur la peinture, le théâtre et la musique, voir E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 448—449.

<sup>31</sup> À cet égard, voir C. De La Berge, *op. cit.*, p. 262—265 et E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 436.

<sup>32</sup> Plin., *Ep.*, 10, 11, 1.

<sup>33</sup> Plin., *Ep.*, 1, 10, 1.

<sup>34</sup> *C.I.G.*, 5900; *CIL*, III, 431. Pour ce qui est de l'essor de l'enseignement, voir E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 435.

<sup>35</sup> Plin., *Ep.*, 2, 10, 4.

<sup>36</sup> Iuv., *Sat.*, 7, vv. 1—35; Dio Chrys., *Orat.*, 7, 145.

<sup>37</sup> Plin., *Ep.*, 1, 13, 1—4.

compatriote de Properce, commença à réciter ses vers, en déclamant *Prisce iubes, "tu veux, Priscus"*, le juriste Iavolenus Priscus, distrait et ne comprenant point que le spectacle littéraire avait débuté et croyant que le poète s'était adressé à lui, s'écria de la salle: *ego uero non iubeo*, "mais non, je ne veux rien"<sup>38</sup> Voilà pour-quoi, il est étrange que certains savants aient jugé le *saeculum Traiani* comme pauvre en matière de littérature et affligé par des oeuvres médiocres<sup>39</sup>. Cependant R. Hanslik remarquait qu'à l'époque de Trajan ont écrit leurs oeuvres Tacite et Plutarque<sup>40</sup>. En effet, comment on pourrait estimer comme médiocre, du point de vue littéraire, une *aetas*, durant laquelle ont vécu et écrit Martial, Juvénal, Dion Chrysostome, Plutarque, Suétone et Pline le Jeune? Pour ne plus nous référer au plus brillant et profond prosateur romain, que nous avons souvent considéré comme l'Homère de la prose antique, c'est-à-dire à Tacite. L'essor de la littérature ne s'est pas accompli d'une manière linéaire à Rome, comme, du reste, nulle part ailleurs. C'est que la littérature latine a connu des moments de recul, voire de relative récession, mais, certainement, pas de décadence, notion inacceptable pour les historiens de la littérature. Ce concept de décadence a été, à la vérité, accredité par la critique stalinienne et sociologisante. Toujours est-il que la littérature latine a comporté plusieurs moments d'éclatant épanouissement. D'ailleurs, déjà pendant l'antiquité, Velleius Paterculus avait fait remarquer que la littérature se déploie dans certaines périodes, où, à la différence d'autres moments historiques, de nombreux talents se manifestent, dans des espaces et des séquences temporelles strictement limités<sup>41</sup>. De tels sommets ont été atteints durant le siècle des Scipions, au I-er siècle av. J.-C. et pendant le siècle d'Auguste, à l'époque de Néron, à l'époque de la renaissance constantino-théodosienne, partant au IV-e siècle ap. J.-C. Néanmoins, le siècle de Trajan constitue, lui aussi, un semblable sommet, en rien inférieur aux autres points culminants de la littérature et de la culture romaines.

Maints genres littéraires traversent un trajet nettement ascendant. Nous avons déjà consigné le brillant essor de l'historiographie, véritable genre-roi, sinon plutôt une fédération de genres littéraires. Ce ne sont pas seulement Tacite, Plutarque et Suétone qui ont oeuvré pour cet essor. À l'intérieur de la biographie, richement diversifiée, émergent des *exitus*, consacrés aux récits des morts célèbres, notamment des héros de l'opposition stoïcienne, qui s'était dressée contre les princes du I-er siècle ap. J.-C. Ce sont Titinius Capito et Gaius Fannius qui rédigèrent de tels *exitus*. Pour sa part, Trajan lui-même écrivit des mémoires de guerre, *Dacica*, ou bien *Bellum Dacicum*. Quant à lui, Criton, le médecin personnel de Trajan fut l'auteur des *Getica*. Ce qui fait que jamais l'historiographie ne s'imposa à ce point dans la littérature latine, comme au I-er siècle et au début du II-e siècle ap. J.-C. L'art des orateurs continua lui aussi de connaître, des succès, alors qu'on aboutit à une véritable jonction entre la rhétorique et la philosophie, qui traduisent, entre autres, les écrits de Dion Chrysostome. Le cynisme, l'épicurisme, surtout la Nouvelle Académie probabiliste et le stoïcisme firent valoir des succès bien remarquables. Épictète enseigna devant ses élèves stoïciens, tandis que Plutarque fut aussi un philosophe. Pline le Jeune, lui, non seulement contribua à faire dégager l'art épistolaire comme un genre littéraire de marque, mais institua un genre nouveau, l'*encomion* politique, dont fit état le *Panégyrique* de Trajan: d'autre part, Tacite déploya, dans le *Dialogus de oratoribus*, la théorie de la rhétorique, ainsi que d'autres formes de littérature. À son tour, Florus dé-

<sup>38</sup> Plin., *Ep.*, 6, 15, 2. Sur les récitations, voir E. Cizek, *La littérature*, p. 9—10.

<sup>39</sup> Nous nous référons à C. De La Berge, *op. cit.*, p. 221—222; 229; 231; 267; à R. Paribeni, *op. cit.*, II, p. 268—273; à Dumitru Tudor, *Figuri de împărați romani*, București, 1974, II, p. 37. *Contra* E. Cizek, *La littérature*, p. 3—5.

<sup>40</sup> R. Hanslik, "M. Ulpius Traianus", *RE*, Supplément à X, 1965, colonne 1102.

<sup>41</sup> Vell. Paterc., 1, 16, 3.

fendit avec passion le métier des rhéteurs, dans son ouvrage *Vergilius orator an poeta*. Malheureusement, nous ne conservons que fort peu des nombreux poèmes, écrits pendant ce *saeculum Traiani*. Autrement riche, s'avéra être la poésie lyrique, représentée par Vestricius Spurinna, Arrius Antoninus, Passenus Paulus, consigné ci-dessus, Sentius Augurinus etc. Parmi ces poètes, il y a lieu de mentionner également Trajan. Exquis poète et intellectuel raffiné à ses heures, il ne fut aucunement ce militaire fruste, qu'imaginent parfois certains savants. Notamment se développa la poésie de vocation satirique. Martial écrivit ces dernières épigrammes, à portée satirique, tandis que Juvénal paracheva, dans un excellent recueil de poèmes, la transformation de la *satura* littéraire en satire<sup>42</sup>. Hormis cela, nous avons signalé ci-dessus que le théâtre prit un grand essor. Pomponius Bassulus et Verginius Romanus écrivirent des comédies, tandis que l'atellane et le mime jouirent d'un nouveau départ. Trajan commença par expulser les acteurs des mimes, qu'il fit plus tard réhabiliter<sup>43</sup>.

Les esthétiques, les courants et les styles de l'époque se dégagent de la littérature encore plus nettement que des autres arts. Il n'en est pas moins vrai que le classicisme de l'époque—selon nous, à définir comme le second classicisme—en opposition avec le premier, celui cristallisé au temps de Cicéron et de Virgile<sup>44</sup>—se montre d'une manière plus nuancée, sur le terrain de la littérature que sur celui des arts plastiques. Élèves de Quintilien, les "classicisants" de l'époque pratiquent, sans doute, le culte de la *conuentia*, du contrôle rationnel, de l'admiration à l'égard des grands modèles, mais acceptent de colorer l'expression, en tirant profit de l'expérience du style nouveau. Ce dernier, au demeurant de facture néoasianique, fait véhiculer la couleur poétique, l'asymétrie, le pathétisme concentré, alors que, ainsi que nous l'avons noté plus haut, l'atticisme archaïsant s'apprête à émerger. Sans conteste, c'est le second classicisme qui s'installe dans une position dominante. Mais Tacite met en oeuvre, dans ses magnifiques performances littéraires, une véritable synthèse stylistique<sup>45</sup>.

Il s'ensuit que, dans d'innombrables domaines, le *saeculum Traiani* est l'autentique apogée de l'Empire, de la civilisation et de la culture romaines, voire antiques. Nous ne songeons pas que c'est à peine sous le règne d'Hadrien que cet apogée a été atteint. De même, nous n'estimons pas non plus que, après la fin du règne de Trajan, suit un déclin, une déchéance masquée de la civilisation antique<sup>46</sup>. En vérité, la civilisation et la culture antiques ont continué à s'enrichir, même à un niveau en quelque sorte plus modeste, du moins jusqu'en 238 ou même jusqu'en 250 ap. J.-C. On a beaucoup exagéré les proportions de la prétendue crise du III-e siècle ap. J.-C., qui, en fait, n'a touché que certaines zones de l'Empire et a agi tout spécialement sur le terrain des mentalités.

Tout de même, comment s'explique l'amorce de cet apogée au siècle de Trajan? Il va sans dire que la société romaine était lasse, par suite des nombreuses confrontations politiques du I-er siècle ap. J.-C. et tendait à s'assurer certains équilibres, à transgresser les distorsions. Somme toute, le I-er siècle ap. J.-C. a

<sup>42</sup> Les poèmes de Trajan sont signalés par R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 6 et par Henry Bardon, *Les empereurs et les lettres latines d'Auguste à Hadrien*, 2-e tirage, Paris, 1968, p. 348. Pour la poésie de l'époque, voir, entre autres, C. De la Berge, *op. cit.*, p. 235—236; R. Paribeni, *op. cit.*, II, 274—275; R. Syme, *op. cit.*, p. 123—126; Pierre Grimal, *Le lyrisme à Rome*, Paris, 1978, p. 249—250; 255—262; E. Cizek, *La littérature*, p. 5—6.

<sup>43</sup> Plin., *Pan.*, 46; Dio, 68, 10. Quant à l'éclosion du théâtre, voir Jean-Marie André, "Les Ludi Scaenici et la politique des spectacles au début de l'ère antonine", *Actes du IX-e Congrès de l'Association Guillaume Budé (Rome, 13—18 avril 1973)*; 2 vol., Paris, 1973, I, p. 468—479. En général, sur les genres littéraires de l'époque, voir E. Cizek, *La littérature*, p. 5—10.

<sup>44</sup> E. Cizek, "Introducere", *Istoria literaturii latine (14—117 e.n.)* (ouvrage collectif, București, 1982, p. 33—34..

<sup>45</sup> E. Cizek, *Istoria literaturii latine*, p. 34; *La littérature*, p. 10—17.

<sup>46</sup> La première hypothèse appartient à Karl Loewenstein, *The Governance of Rome*, Hague, 1973, p. 238, tandis que la seconde a été proposée par G. Starr, *Civilization and the Caesars*, London-Nex York, 1965, p. 255. Sur l'apogée de la civilisation antique sous Trajan, voir E. Cizek, *Epoca lui Traian*, p. 443.



été, ainsi que nous avons naguère essayé de le montrer, un siècle de "Renaissance"<sup>47</sup>. C'est qu'il a été marqué par les recherches fébriles, par les explorations hardies, même funambulesques. Autant que par les déchirements intérieurs, par les crispations aiguës. Pourtant Marcel Le Glay estime que, au contraire, le I-er siècle av. J.-C. aurait été un siècle de "Renaissance"<sup>48</sup>. En réalité, ces deux siècles ont assumé tous les deux une typologie mentale de "Renaissance". C'est une crise de croissance de l'Empire de Rome-et nullement crépusculaire-qui les avait marqués. Ou, autrement dit, en premier lieu une crise des mentalités, une crise d'identité, bien que les croissances aussi bien que les tribulations aient touché également la vie politique et sociale. En découlaient surtout des efforts en vue d'agencer de nouvelles structures mentales, de nouvelles valeurs, à vrai dire une nouvelle donnée. Si, jusqu'au milieu du I-er siècle ap. J.-C. ont dominé des valeurs-clé ou plutôt des métavaleurs, comme nous préférons de les qualifier, c'est-à-dire celles exprimées par les notions de *pietas*, "piété", et de *fides*, "loyauté", affectées d'ailleurs par une certaine crise, déjà à l'époque de Cicéron et de César, sinon depuis celle des Gracques, à partir des années 60 ap. J.-C. s'est dessinée une douloureuse, mais fertile période de transition. Cette période s'acheva à peine sous Trajan et Hadrien, lorsque s'imposèrent des valeurs comme la *persona*, rôle bien rempli, autant dans le métier de chaque citoyen que sur le terrain des rapports entre les hommes, et la *dignitas*, "dignité". Il était certainement question de certaines valeurs permutable. Les appuyaient et les rendaient plus performantes non seulement la *ciuitas* et la *fortitudo*, mais également la *disciplina* et la *libertas*. Par *libertas* on comprenait désormais non pas la liberté politique et sociale, mais la motivation des actes accomplis, dans les conditions de l'autoritarisme impérial<sup>49</sup>. Ce qui d'ailleurs donnait lieu au maintien et même aux progrès de la société civile. C'est ainsi qu'on en est venu à un univers mental collectif vraiment équilibré, lequel a favorisé une vie sociale proportionnée d'une façon judicieuse, l'expansion de la civilisation, l'essor de la culture. Ce n'est que de cette manière que s'est décantée la nouvelle identité de l'Empire Romain, où l'*homo Romanus* visait à écarter l'ancien *ciuis Romanus*, auparavant prééminent, à l'intérieur du climat mental. Dorénavant, ce climat mental sera empreint par un humanisme profond, par l'oecuménisme culturel, par une vision universalisée quant aux rapports qui se déroulent à l'intérieur du monde du Principat. Ce n'est que de cette manière, à notre sens, qu'on atteint l'apogée de la civilisation et de la culture antiques.

Néanmoins, quel rôle a joué l'empereur Trajan dans ce processus, qui aboutissait à ces équilibres fructueux? Nous avons signalé ci-dessus combien était prudent et même intelligent Trajan. Son libéralisme n'a été que fort limité sur le plan politique. Par contre, l'économie et les relations sociales connurent un épanouissement généreux. Le libéralisme socio-économique, la libre initiative économique, la mobilité sociale, quasiment sans bornes, autrement qu'il en sera pendant les derniers siècles de l'Empire, ont permis, comme nous l'avons montré, que la société civile subsistât. Le régime politique, que pratiquait Trajan, avait tout de même un caractère clairement autoritaire. Il n'en est pas moins vrai que l'antiquité romaine n'a jamais subi les tourments d'un authentique totalitarisme, du moins avant l'avènement de la seconde dynastie flavienne, à savoir avant Dioclétien et Constantin. En somme, nous acceptons les points de vue, proposés par Hannah Arendt et Jean-François Revel, qui séparait l'autoritarisme du totalitarisme, précisément en fonction du maintien, ou tout au contraire, de l'élimination de la société civile<sup>50</sup>. D'autre part, hélas, l'autoritarisme n'a pas diminué, mais, au contraire, il s'est renforcé pendant l'époque de Trajan. Somme toute,

<sup>48</sup> Marcel Le Glay, *Rome. Grandeur et déclin de la République*, Paris, 1960, p. 366—367; 381—382.

<sup>49</sup> E. Cizek, *Mentalités et institutions politiques romaines*, Paris, 1990, p. 40—43.

nous avons naguère tâché de montrer que Trajan n'a pas su résister à la tentation, normale sous un gouvernement quand même despotique, fût-il prudemment mis en oeuvre, d'effectuer en 112 ap. J.-C. un tournant absolutiste. L'enjeu était le renforcement du pouvoir impérial. De ce tournant découlèrent un véritable culte religieux des Ulpii, la famille de l'empereur, la transmission du pouvoir monarchique à Hadrien, le neveu du César. Du même coup, on ignorait les nombreux groupes politiques, qui faisaient opposition à l'hérédité du Principat, aussi bien qu'à la glorification outrée du souverain; quitte à faire usage des termes d'une mystique théocratique, laquelle entreprenait de revaloriser les thèmes de la propagande naguère mise en train par Domitien. Trajan fut encouragé et même poussé dans cette direction par les femmes de sa famille, spécialement par Pompeia Plotina, son épouse<sup>51</sup>. Il est certain que tout monarque absolu non seulement devient le prisonnier de la logique de son propre système politique, mais est forcé de s'appuyer sur quelque membre de sa famille: le fils, le frère, notamment la femme ou ... la maîtresse. Même Aurélien, rude soldat, profondément hostile à l'hérédité de l'Empire, n'a su plus tard s'opposer à l'influence politique croissante d'Ulpia Sévérine, sa femme. De toute manière, Trajan a pu demeurer prudent et adroit, même après 112 ap. J.-C. De telle sorte que l'opposition contre ce tournant absolutiste n'a su se manifester que d'une façon très discrète<sup>52</sup>.

Voici donc comment s'est accompli l'apogée de la civilisation et de la culture antique, durant le siècle de Trajan. La nouvelle donne, en matière de structures mentales, de civilisation et de culture, a essaimé au niveau d'un équilibre nouveau et supérieur. Quoique ne fassent pas défaut certaines difficultés, de rayons d'ombre, à côté de longs espaces lumineux, le *saeculum Traiani* éprouve la valeur d'un essor que l'humanité ne sera susceptible le recouvrer que bien des siècles plus tard. La magnificence de ce siècle est capable d'émouvoir tout spectateur de ses exploits.

EUGEN CIZEK

<sup>51</sup> Voir E. Cizek, "Cotitura lui Traian din 112 e.n.", *Revist.*, 36, 1983, p. 372—382.

<sup>52</sup> E. Cizek, *Cotitura lui Traian*, p. 378—380; mais également *Epoca lui Traian*, p. 246—253; 349—363.